

III-3. La leçon inaugurale de Hugo Schuchardt sur le classement des parlers romans (1870|1900)

SUR LE CLASSEMENT DES PARLERS ROMANS

Leçon inaugurale tenue à Leipzig le 30 avril 1870

par

Hugo SCHUCHARDT, Dr.Phil.

Graz, Juillet 1900

Lorsqu'un jour je tins une conférence chez Ritschl au Séminaire de philologie de Bonn, étayant une certaine affirmation par un renvoi à une conférence que j'avais tenue chez Jahn, Ritschl me fit sentir avec sa finesse habituelle la stupidité d'une telle citation. C'est resté dans ma mémoire et pourtant je n'en ai pas tenu compte. Depuis lors il m'est assez souvent arrivé de me référer à une conférence encore à paraître, à savoir celle qui a marqué le début de ma carrière universitaire et que des hommes comme G. Curtius, Fr. Zarncke, A. Ebert, A. Leskien, Herm. Paul, O. Knauer *inter alia* honorèrent de leur présence. Certains me l'ont fait remarquer, les autres n'en ont pas tenu compte, personne ne connaît la grande ou la faible importance de ce que j'ai dit, et cela me met dans une position bancale, dans une humeur inconfortable.

Pour m'en libérer, même si je risque de couvrir une bêtise d'une encore plus grande, je fais imprimer cette conférence près de 30 ans après l'avoir tenue. Non pas dans la révision drastique et évidemment incomplète que j'ai laissée germer peu de temps après, mais dans la version originale, *verbatim* et sans gommer toutes les négligences de parole qu'on espère passer inaperçues ou que l'on cherche à corriger au dernier instant, peut-être même vers la fin en lisant les pages dans un ordre erroné. Un moqueur pourrait sourire de mon excessive piété pour une ancienne relique ; en réalité j'ai dû m'évertuer à surmonter ma vanité pour jeter à nouveau la lumière sur tant de choses inexactes, immatures, confuses, et que je n'arrivais même plus à comprendre. Et cela doit éveiller d'autant plus la perplexité qu'aujourd'hui rares sont ceux qui ont encore à l'esprit l'étendue de notre retard à l'époque, quelle faible lumière d'aube se répandait par ex. sur la phonétique des dialectes italiens avant qu'Ascoli n'apporte l'aurore. Les détails négligeables, hormis quelques exemples dont l'absence est notée par (...), n'ont pas pu être dissociés des considérations générales qui m'importent, mais qui, comme cela apparaît au premier coup d'œil, ne m'importent que par un intérêt personnel. Contrairement à l'habitude, le mot « personnel » n'inclut pas pas ici l'idée d'une défense ou d'une attaque ; je ne combats ici aucune prétention extérieure. Je souhaite seulement fournir un

témoignage attestant que je n'ai pas emprunté à d'autres ma conception du caractère inclassable des dialectes, et particulièrement de ceux de la Romania, et que je l'ai forgée de manière autonome dès le début de mes études romanes, et je le souhaite d'autant plus que mes thèses ultérieures sur l'histoire des langues sont en relation plus ou moins directe avec cette conception antérieure.

Par cette parution – avec laquelle je ne surcharge d'ailleurs pas le commerce du livre – il me sera également plus facile de prendre à nouveau position (ce que j'avais en tête depuis longtemps sur l'objet en question, notamment en tirant parti des nouveaux éléments matériels et intellectuels qui l'ont enrichi dans les dernières décennies). Si quelqu'un a prétendu un jour à mon propos que, puisque je campais sur mes positions, je n'aurais manifestement rien trouvé à apprendre dans les recherches d'autrui (s'agissant au surplus d'hommes avec qui j'entretiens des relations de grande amitié et de considération), cet avis est plus inamical qu'il n'est conséquent et conforme à la réalité ; je me laisse toujours instruire, mais cela ne suffit pas toujours à me convertir.

H. Sch.

Messieurs

L'image d'un arbre généalogique, par laquelle nous avons coutume de nous représenter l'évolution passée de langues apparentées est si éclairante et semble si pertinente que nous éprouvons un certain regret quand, tout d'abord dans un petit nombre de cas, nous découvrons qu'il ne s'y applique pas seulement la maxime *omne simile, claudicat*, mais qu'elle ne tient tout simplement pas debout. L'un de ces cas, c'est à mon avis celui des langues romanes. Je vais tester le bon-droit de l'ordonnement génalogique de ces dernières de deux points de vue, les deux seuls possibles : *a posteriori*, en revenant en arrière de l'effectif actuel dans sa multiplicité vers l'unité originelle, et *a priori*, en allant en avant de cette unité qui nous est également connue vers l'actuelle multiplicité.

Tout véritable classement, dit Darwin, est généalogique. Nous disposons maintenant d'un classement de l'espace roman en groupes, langues, dialectes et sous-dialectes. Est-il pour autant véridique ? N'est-ce pas plutôt un classement extérieur ? Si nous exigeons de ceux qui l'ont bâti une justification exacte fondée sur des caractères communs et distinctifs, ils nous concéderont leur incertitude et leur embarras sur de très nombreux points¹ ou bien ils se retrouveront les uns et

¹ E. Förtnann indique dans le dernier numéro de la revue de Kuhn un phénomène propre à perturber l'ordonnement généalogique des dialectes germaniques : il l'appelle

les autres en claire contradiction. Ils peuvent bien expliquer cela comme l'effet soit d'une connaissance lacunaire soit de divers phénomènes d'intérêt secondaire ; mais quant à nous, nous y voyons l'effet inévitable d'une réalité de première importance, qui est absolument inconciliable avec ce système. Je veux dire la réalité de l'ALTERATION GEOGRAPHIQUE, le fait qu'à travers tout l'espace roman les variations dialectales s'échelonnent en fonction de leur répartition spatiale. Chacun est à même d'en faire l'expérience de ses propres oreilles. Imaginons-nous dans une localité quelconque de l'Italie du sud ou du centre ; nous prenons à partir de là le chemin de la France avec la ferme intention d'observer exactement où cesse l'italien et où commence le français. Comme il s'agit naturellement de la langue populaire et que nous devons nous tenir à l'écart autant que possible des étrangers et des autochtones cultivés, nous organisons notre itinéraire en fonction de ces exigences : nous voyageons à pied ou avec un animal de bât, nous contournons les grandes villes, au lieu de l'itinéraire le plus court nous prenons celui qui nous conduit par de nombreuses étapes proches les unes des autres, et nous descendons dans les *osteria* les plus simples pour boire notre *foglietta* de vin du coin dans la société la moins choisie. À peine avons-nous dépassé les contreforts septentrionaux des Apennins qu'une brise souffle du nord à notre rencontre dans laquelle les sons font une impression glaciale et chagrine et ont une constitution frêle et mourante ; nous entendons au lieu de *grande, tutto, paese* : *grand, tutt, paes*, comme le français *grand, tout, pays* ; au lieu de *vicino, ciolo, città* : *vsein, zel ou siel, zittà ou sittà*, comme le français *voisin, ciel, cité*, entre autres. L'inflexion largement répandue du *a* en *ä* nous rappelle plus précisément la France du nord : au lieu de *baciare, pane* : *basär, pän*, comme le français *baiser, pain* ; elle nous sera d'ailleurs déjà une vieille connaissance si nous venons de l'Ombrie par Arezzo. Mais alors que ce son disparaît à nouveau au bord du Pô, nous rencontrons sporadiquement en-deça du fleuve beaucoup d'assonnances françaises, et même au français du nord, qui ont une présence plus ferme et plus régulière dans le Piémont et la Lombardie ; au lieu de *mujo, venuto, porzione, giuste* nous pouvons déjà entendre ici *mör, vegnü, porziö, žüst*, comme en français *mœurs, venu, portion, juste*. En outre l'italien *fatto* est remplacé par le français *fait, feit, fet* ou le provençal *fač* ; ensuite le *l* se dissout après *a* en *u* : à la place de *alzare, caldo* on dit *aussè, caud*, comme en français *hausser, chaud* ; peu après nous notons à la place du futur *porterò* : *porterai* ou *porterei*, comme le français *porterai*. Si nous suivons enfin vers l'ouest les cours d'eau qui affluent des Alpes vers le Pô, nous avons à enregistrer à chaque pas nombre d'observations dans notre carnet de notes : *d* se mue en *i* : non plus *padre*, mais *paire* comme en français *père* ; *c* devant *a* est écrasé : non plus *cantare*, mais *ciantèe*, comme en français *chanter* ; *l* ne peut plus se muer en *i* : non plus *più*, mais *plü*, comme en français *plus* ; les

l'*ancipité* [propriété de proximité avec des langues sans apparemment direct, NdT.] de la langue et la trouve par exemple en grec, qui approche de l'arien et de l'italique, en celte qui approche de l'italique et de l'allemand, en slave qui approche de l'allemand et de l'iranien.

féminins ne se terminent plus en *a* mais en *o*, comme en provençal moderne : non pas *musica*, mais *müsico*, la diphtongue provençale *ue* touche nos oreilles : non plus *mujo*, mais *muero*. Au lieu de *fo*, *vado*, on entend soit *fau*, *vau*, comme en provençal, soit *fai*, *vai*, comme en français *fais*, *vais* ; au lieu de *moi*, *tuo*, *suo* : *mon*, *ton*, *son*, comme en français, au lieu de *avesse*, *fosserao* : *üsset*, *füssent*, comme en français *eût*, *fussent* ; le pluriel est marqué par un *s* : non plus *anni*, mais *ans*, comme en français. Ce n'est plus du bois flottant ça et là, ni un oiseau perdu qui nous révèlent la direction du pays de notre quête, mais une pléiade de signes de toutes natures nous annonce sa proximité immédiate. Et de fait nous trouvons déjà de ce côté des sommets des localités dont le parler est indiscutablement plus proche de la langue écrite française que de l'italienne. Mais où devons-nous planter dans le sol le poteau de frontière ? Par exemple là où nous entendons le porcher appeler ses bêtes non plus *i porci* mais *lus cusciums*, les *cochons* ou là où nous entendons pour la première fois un enfant appeler son père non plus *moi padre*, mais *mon paire*, mon père ? Je crains que, ce faisant, chaque observateur ne suive son goût personnel.

Nous aurions pu aussi bien cheminer de la Toscane vers Gènes en passant par le « golfe des sept maquis »² de La Spezia. Sous le ciel plus chaud d'ici la langue préserve, il est vrai, tout comme la flore, le caractère méridional, en particulier dans la préférence pour une finale vocalique et garde au-delà même de Nice des tonalités plus italiennes que dans une grande partie du Piémont. Mais finalement le résultat de notre randonnée par les plages se révélerait identique pour l'essentiel à celui de notre randonnée sur les hauteurs. Quand le poète mentionné plus haut invite son ami sur l'île de Palmaria

Autant, toi qui te délecte de l'aspiration vibrante des consonnes du toscan,

Tu peux t'accoutumer au parler des Génois, à l'amolissement du gaulois

nous serions bien embarrassés de fixer où commence cet « amolissement du gallo-roman », et tout autant où ce dialecte gallo-roman amoli se sépare du gallo-roman proprement dit.

On peut cependant imaginer quatre types possibles de variation géographique :

- Elle apparaît dans un certain cercle comme tout à fait homogène,
- on distingue deux groupes liés par une transition progressive,
- entre les deux se tient un terme moyen clairement distinguable,
- elles sont séparées par une délimitation telle qu'un rapprochement ou une assimilation se produit des deux côtés de celle-ci.

Donc, alors qu'un classement n'est applicable que dans le dernier cas, le plus rare, c'est tout à fait impossible dans le premier et ce n'est possible que sous conditions dans les deux cas intermédiaires, dans la mesure où un certain

² Ou « golfe des poètes », NdT

arbitraire est inévitable ou bien il subsiste un certain quelque chose qui ne peut pas être pris en compte. On cherchera à attirer mon attention sur le fait que, si la généalogie est un présupposé irréfutable de la classification, celle-ci n'est pas pour autant une conséquence nécessaire de celle-là, autrement dit : on mettra en oeuvre la théorie du croisement des langues. Autant un véritable croisement entre deux langues fondamentalement différentes est difficile à défendre, autant un tel croisement entre deux dialectes étroitement apparentés est difficile à nier. Mais il s'accompagne habituellement de circonstances particulières et ne constitue qu'un stade transitoire ; en raison d'une prééminence culturelle ou politique, un dialecte en influence un autre dans une zone frontalière, le pénètre, l'absorbe quasiment. Mais en outre, là où un jour, par exemple à l'occasion d'une nouvelle colonisation, deux dialectes de même poids se rencontrent, le dialecte composite qui en résulte n'aura pas en lui-même de véritable élan vital et encore moins de tendance à un épanouissement autonome ; les 'bâtards' linguistiques tendent aussi peu à se reproduire que les bâtards de la flore et de la faune. Cependant, si nous laissons tomber l'hypothèse de telles restrictions, nous allons logiquement être obligés d'imputer au croisement, naturellement d'intensité variable, non seulement des formes intermédiaires achevées, mais aussi des transitions et des approximations, si bien qu'aucun dialecte ne saurait échapper pleinement à ce processus. Mais alors, ce qui vaut pour la plus récente génération, pour la canopée, vaut en tout cas aussi pour les générations antérieures, puisque les mêmes conditions ont toujours prévalu ; et deux variétés de langue ne peuvent pas avoir commencé par s'épanouir indépendamment l'une de l'autre pour influer l'une sur l'autre une fois achevées, mais au contraire cette influence mutuelle a débuté dès leur divergence. Nous relions les branches maîtresses et les rameaux de l'arbre généalogique par d'innombrables lignes horizontales, si bien qu'il ne s'agit plus d'un arbre généalogique.

Nous en sommes arrivés au point où il est nécessaire d'expliquer la diversité des langues reposant sur une unité linguistique. Celle-ci résulte de deux facteurs, les deux forces centrifuge et centripète. La première, primitive et invariable, cherche inlassablement à différencier la langue en langues individuelles, la seconde intervient dans la circulation, dans les relations quotidiennes, commerciales, politiques, religieuses, littéraires ou, en d'autres termes, dans l'éducation par la société, l'état, l'église ou l'école. Du mode et de la force d'intervention de ce second facteur dépend le degré de différenciation ou, si nous restons fidèles à la vision traditionnelle, le type de parenté linguistique. Imaginez-vous par exemple deux colonies s'éloignant l'une de l'autre dans des directions différentes, avec une perte complète de relations ; à partir du lieu d'origine commun de nouvelles implantations ont vu le jour et ainsi de suite, mais de telle sorte que chacune s'est développée dans un isolement complet. Alors se constituerait un arbre généalogique auquel il n'y aurait rien à redire. Un tel arbre miraculeux, qui devrait cependant répandre une ombre étendue, on n'en a à ma connaissance jamais encore découvert. Mais de

véritables séparations entre deux langues, on en rencontre occasionnellement. Je suis donc incapable de juger de quel droit Max Müller nie l'existence d'une langue teutone homogène, comme d'un haut-allemand et d'un bas-allemand communs et homogènes. Mais sur le sol où nous nous déplaçons ici, nous pouvons dire avec assurance qu'il n'a jamais vu UNE langue espagnole, française ou italienne, jamais UN italien septentrional, jamais un lombard, jamais UN parler de la Valtellina. Il ne s'agit que de collectifs géographiques. Même entre les murailles de villes d'importance moyenne, on rencontre une variété linguistique perceptible, même si elle est difficile à définir. Je ne pense naturellement pas à la variation purement graduelle liée à un niveau de formation plus ou moins élevé ; dans ce sens, à Florence le fameux Mercato vecchio s'est par exemple distingué jadis, et aujourd'hui se distinguent les deux Calmadolo des deux côtés de l'Arno, dont les femmes, appelées *ciane*, passent pour les représentantes du vrai florentin. Non, je pense bien plutôt à des antagonismes tels que celui qui oppose à égale distance du centre plus civilisé les habitants des deux quartiers de Castello et Canaregio, les Castelani et les Nicoloti : les uns et les autres se sont combattus naguère avec âpreté, se traitant mutuellement depuis des siècles d'« avaleurs de poix » et de « cueilleurs de crabes » ou « d'escargots », car généralement les uns appartenaient à la corporation des marins et les autres à celle des pêcheurs, et ils continuent à entonner des chants moqueurs les uns sur les autres. Une rivalité du même ordre règne à Rome entre les habitants des quartiers Montigian et Trastevere ; eux aussi se sont livrés jadis des batailles en règle, en prenant position face à face sur l'Aventin et sur le Palatin, les uns ouvrant une véritable attaque par jet de pierres avant qu'une mêlée sanglante fasse la décision dans le Circus Maximus. Les parlers plus grossiers et plus spécifiques des Monti et des Trastevere se distinguent de celui des Popolani, plus affadi ; mais même un romain ne peut souvent deviner, plutôt que reconnaître, si l'un d'eux vient d'ici ou de là que par le choix et l'intonation par exemple d'une insulte ou d'une flatterie. Dans la ville de Naples d'une taille de moitié supérieure, le dialecte du peuple si différent de la langue écrite et de ce fait moins altéré par celle-ci doit varier encore plus entre par exemple Capo di Monte, la Chiaja et le Mercato. Finalement j'ajouterai encore une remarque de Lotto Lotti qui chantait il y a deux siècles l'abandon du siège de Vienne en dialecte bolognais. Il dit : « Le bolognais est un parler composite et l'expression, la prononciation, l'accentuation, les proverbes changent d'un coin de la ville à un autre ; car quiconque vit le long de la voie romaine, appelée Strà maggiore, semble imiter les habitants de la Romagne ; quiconque habite entre la porte de la rue San Stefano et la porte de Saragosse a un parler proche des florentins, qui vit entre la porte de San Felice et Galliera a quelque chose de la langue lombarde, et entre ce quartier et la porte Sanvitale on sent des traces du parler de Ferrare. Cela trouve sa cause dans un commerce plus étroit avec les étrangers, qui affluent des régions en question ». Les faits sont globalement exacts, mais l'imagination de Lotti les a un peu embellis ; j'aimerais une explication plus générale. Il faut laisser complètement en dehors du jeu les langues écrites qui sont nées des soins

artificiels apportés aux dialectes. Il faut en outre garder à l'esprit que plus nous reculons dans le passé, plus s'estompe la différence entre langue écrite et dialecte. Même dans la plupart des échantillons de dialectes que l'on a recueillis récemment par pur intérêt linguistique, l'influence de la langue générale transparaît, surtout dans la transcription de la prononciation. Si un parler est traité littérairement, particulièrement à un niveau élevé comme c'est le cas pour le napolitain, on ne peut pas complètement éviter épurement et polissage, peu encore chez les auteurs de comédies, mais à l'extrême chez ceux d'épopées. On rend un dialecte à l'écrit avec encore moins de fidélité quand il s'agit de se faire comprendre de tout le peuple ou d'opposer les traits qui caractérisent ce parler à ceux d'autres parlers, comme l'ont fait les italiens du 16^e et 17^e siècle qui appréciaient particulièrement de faire tenir les conversations les plus intimes à des gens tels que les vénitiens, les bergamasques, les génois, les bolognais ou les napolitains qui dans la vie réelle se comprenaient fort peu, voire pas du tout. Si nous nous élevons finalement jusqu'aux débuts de la littérature italienne, nous trouvons une quantité de dialectes 'municipaux' qui ambitionnaient de se hausser au rang de langue écrite en renonçant aux particularités les plus patentes et à la condescendance à l'égard du parler d'autrui. Et sans l'étoile victorieuse de Dante il y aurait sans doute eu deux dialectes, l'un du nord et l'autre du sud (il suffit de penser à l'Espagne et à la France) à remporter la victoire dans la lutte pour la survie, bien entendu au prix de victimes et de concessions en grand nombre. En réalité nous possédons d'anciens monuments d'une langue en gestation dans l'Italie septentrionale ; c'est à cette langue que s'applique l'expression 'lombard' par ex. chez Oswald de Wolkenstein et dans les Leys d'amors. De même, comme on peut le voir dans beaucoup de manuscrits de cette époque, on se servait encore aux 14^e et 15^e siècles dans l'aire comprise entre Rome et Naples d'une langue commune sans coloration locale notable ; si par ex. on désigne comme napolitain cette langue telle qu'elle apparaît dans ce que Giovanni Villani a appelé la Chronique de Parthenope, on fera bien de lire l'épître de Boccace pour mesurer l'écart entre l'une et l'autre langue. En outre, l'italien écrit n'a pas encore atteint l'uniformité et l'unité du français écrit par exemple, qui est pourtant beaucoup plus récent ; de là plus d'une querelle soulevée entre lombards, toscans et napolitains.

Une considération qui suggère que l'image de l'arbre généalogique est inapplicable à l'évolution de la Romania, c'est la base étendue de celle-ci. L'aire linguistique s'étendit, non pas progressivement à proportion de l'accroissement uniforme et régulier de la population, mais subitement par des conquêtes guerrières et morales. Jetons un coup d'œil sur l'autre rive de l'Océan atlantique ; de ce continent où beaucoup de choses sont encore en germe, nous pouvons tirer des éclaircissements dans de nombreuses perspectives, y compris celle que nous jugeons maintenant dépassée. L'espagnol, le français, le portugais et l'anglais ont été transplantés de l'ancien vers le nouveau monde. Ces langues furent profondément influencées par les langues des indigènes et des nègres

importés, dans l'expression des gens de couleur et de leurs métisses, ainsi que chez un nombre réduit de blancs vivant en relations étroites et durables avec ceux-ci, mais chez le plus grand nombre des blancs elles n'ont subi presque aucune influence, hormis l'enrichissement du vocabulaire. Donc si les araucaniens ont parlé au siècle dernier un espagnol qui suivait une grammaire totalement araucanienne, ou si une défiguration analogue de ce noble parler à Curaçao augmente notre intérêt jusqu'à présent quelque peu limité pour cette île, nous ne tenterons cependant pas d'appliquer ces exemples à l'histoire primitive des langues romanes. Il nous importe avant tout de comprendre de quelle manière par ex. l'anglais s'est transplanté dans les Etats Unis de l'Amérique septentrionale. Est-ce qu'un seul dialecte aurait traversé l'océan ? Non, mais tous les dialectes anglais imaginables. Mais comme leurs représentants ont été mélangés à l'extrême, ces parlers ne pouvaient pas perdurer avec leurs caractères propres ; ils se sont assimilés et ils se sont mis à graviter, comme le dit Whitney autour d'un centre, celui de la langue des personnes cultivées. C'est ainsi qu'est née une langue quasiment commune, une *κοινή* et c'est ce que veut dire l'expression habituelle selon laquelle en Amérique on ne parle ni aussi bien ni aussi mal qu'en Angleterre. Imaginons que la source de l'afflux ininterrompu et puissant d'hommes et de femmes d'Angleterre et des autres pays européens soit tarie et qu'en conséquence la population passe d'un stade de fluctuation continue à un stade de repos et de stabilité, supposons encore (ce qui est plus difficile à se représenter) que l'importation de biens culturels du pays source se réduise à un minimum, et bien dans le même temps et assez rapidement l'américain prendrait ses distances à l'égard de l'anglais et en outre une variété dialectale y verrait le jour. L'émergence d'un tel phénomène peut déjà se prouver. Il y a des américanismes en nombre suffisant pour remplir un fort volume, et si l'« accent américain », le *drawling*, cette prononciation qui allonge et nasalise les sons, tellement blessante pour les oreilles des anglais délicats (par ex. *ênd* = *ênd*, *dawg* = *dōg*), est d'abord le signe distinctif des yankees, il a cependant toute chance de se généraliser ; rappelons nous seulement par ex. les progrès étonnamment rapides que l'« accent » berlinois a connu et continue de connaître. A titre d'exemples plus particuliers, en Nouvelle Angleterre on dit *kuow* pour *cow*, *dyoo* pour *do*, à l'ouest *streech* pour *stretch*, *that* pour *there*, *wunst* pour *one*, au sud *year* pour *ear* et *here*, *idea* pour *idée*, *only* pour *only*. Beaucoup de telles mutations phonétiques, et peut-être toutes, se retrouvent dans les parlers du pays d'origine, par ex. *hoss* pour *horse* dans le nord ou *hoos* pour *house* dans le sud de l'Angleterre. Bien que je ne veuille en aucun cas nier la possibilité d'une origine indépendante de ces changements sur le sol américain, il est improbable que des tendances dialectales, des pulsions particularistes, qui ont été réprimées pour ce qui fait l'essentiel du bien commun, à savoir la capacité d'être compris, soient nées à nouveau de leurs cendres, se soient étendues et se soient en quelque sorte créées une nouvelle patrie. Pourtant il faut admettre que, même sans ces souvenirs apportés avec soi et sans la force d'altération qui provient indubitablement de l'élément hollandais dans l'état de New-York, de l'allemand en Pennsylvanie, du

français en Louisiane et de l'espagnol en Floride, la différenciation linguistique irait de l'avant. En l'occurrence, dans les conditions déjà évoquées d'une culture intellectuelle plus primitive, à une telle vitesse qu'après des siècles le nombre et la variété des anciens parlers anglais seraient peut-être déjà dépassés. Si l'on voulait alors concevoir un arbre généalogique de l'anglais qui aurait un embranchement entre deux branches maîtresses, l'américaine et la britannique, lesquelles se subdiviseraient elles-mêmes en de nombreux dialectes, cet arbre présenterait une double erreur, d'abord en coordonnant l'américain et le véritable anglais et en les faisant apparaître simultanément, alors que l'américain est plus récent que les plus récents des dialectes de l'anglais, et ensuite en concevant l'américain comme la mère de nombreux dialectes, alors qu'il n'a jamais existé comme unité et que la divergence externe opère en parallèle à la divergence interne. Exactement de la même manière, le roman d'une aire quelconque n'est pas né directement de l'ancienne langue de la ville de Rome, mais de la langue commune et même ordinaire dans laquelle s'entretenaient dans cette aire, une fois soumise, des soldats et des colons de langues maternelles diverses. Ainsi des gens de toutes les régions d'Italie se rendirent dans la péninsule ibérique ; et la Gaule en vit sans doute affluer non seulement d'Italie mais aussi de l'Espagne (et de l'Afrique) déjà romanisée. De ce fait le roman a dû s'enraciner à la suite de mouvements de populations successifs que nous ne pouvons évidemment pas traquer dans leur diversité, et leurs écarts chronologiques souvent négligeables ; certes nous savons qu'en Espagne c'est le Bétis (Guadalquivir) et en Gaule la Provincia (Provence) qui ont assimilé la langue romaine en premier, mais le cheminement de la romanisation dans ces provinces nous reste inconnu. En fait cette observation historique n'est d'aucun intérêt pour la théorie strictement linguistique. Avant l'intégration complète des territoires maintenant romans, la centralisation de l'empire romain était si puissante et, comme en Afrique du nord, la population affluait et reflétait tellement que les germes dialectaux se déplaçaient en mouvements toujours renouvelés. C'est seulement avec le commencement de la stagnation qu'ils purent se cristalliser et le moteur en a été largement le christianisme. Il est curieux que la même église qui était d'abord si étrangère au latin classique et unifié et qui favorisait à cor et à cri les parlers populaires, finît par se retourner contre ceux-ci et même les traitât en adversaires et que de nos jours les Cordillères³ et les Alpes soient unies par le *Gloria tibi Domine* et le *Deo gratias*. Il se peut aussi qu'ici ou là des dialectes aient vu le jour, alors qu'ailleurs ils s'étaient formés depuis longtemps, si bien qu'on ne peut plus déterminer leur âge au bout d'un certain temps ; les dialectes de l'Italie centrale varient dans des limites aussi étroites que ceux de Lorraine ou d'Alsace. La diversité entre deux parlers se perçoit dans leur jeunesse ; elle croît, puis elle entre dans l'âge adulte, c'est-à-dire qu'elle connaît des changements qualitatifs mais pas quantitatifs. En d'autres termes : la divergence entre des points identiques et stables se heurte à une frontière infranchissable ; ensuite se produit

³ De la Bétique [NdT]

une évolution parallèle, voire même convergente, et cela sous l'effet d'une forte pression de la langue écrite sur la langue du peuple. A titre d'exemple, naguère le parler de Rome était très différent de celui de la Toscane mais proche de celui de Naples ; actuellement il s'est en quelque sorte retourné, tournant le dos au second et la face au premier. Nous pourrions donc, sans commettre une erreur considérable, considérer comme simultanée l'émergence de colorations dialectales dans chacune de ces régions. C'est intentionnellement que j'ai choisi l'expression 'colorations' ; je voudrais vous proposer une image différente de celle de l'arbre généalogique que je rejette. Supposons que tout le complexe interrégional de langue romane soit couvert d'une seule et même couleur blanche représentant la langue vulgaire commune ; ce blanc s'assombrirait, prendrait différentes teintes mates qui domineraient de plus en plus jusqu'à ce que finalement les couleurs de l'arc-en-ciel passent imperceptiblement des unes aux autres sous nos yeux. Cette image est certes un peu moins simpliste parce qu'elle exige différents moments d'observation et non un seul, mais précisément, elle se rapproche de l'état de chose à décrire, lequel est loin d'être simple.

Jusqu'à présent nous avons parlé de la variation géographique comme d'un fait ; il importe maintenant de la justifier comme une loi et de la définir. Il s'agit essentiellement d'une conséquence de la force centrifuge qui vise une égalisation mais ne parvient qu'à un rapprochement. C'est ce qui explique les transitions plus rapides aux frontières naturelles et artificielles, et dans ce processus les paroisses spirituelles ont eu plus d'influence que les aires de pouvoir des seigneurs temporels. Mais on peut trouver une cause encore plus profonde de la variation d'origine géographique. Si de tous côtés une même langue primitive produisait une quantité de parlers tout à fait autonomes, car dénués de toute relation mutuelle, ceux-ci ne seraient-ils pas aussi ordonnés géographiquement ? A. Schleicher dit, en affirmant la multiplicité des foyers d'émergence du langage : « A partir d'un point imaginaire, les langues doivent, en fonction de l'éloignement de ce point, s'être ordonnées avec un écart de plus en plus grand par rapport à la langue du centre originel, puisqu'avec la distance croît la diversité du climat et des conditions de vie ». Et il croit percevoir encore des traces d'une telle répartition régulière des langues. Si, étant donné une faculté de langage équivalente, les langues primitives se sont réparties graduellement à travers l'espace, on doit en attendre autant des dialectes qui ont germé librement et de manière indépendante dans une même aire linguistique. Cependant la langue ne change pas directement sous l'effet de conditions extérieures, mais comme une partie intégrante de l'homme qui ne change pas physiquement et mentalement aussi bien entre l'est et l'ouest qu'entre le nord et le sud. On a cherché à expliquer la première variation par la modification des outils linguistiques et la seconde par le caractère national ; à mon avis le point où la langue prend corps se situe plutôt au milieu, approximativement dans l'organisation neurologique de l'homme, disons en bref dans son humeur. Cette humeur trouve son expression la plus immédiate dans le rythme musical, la seule

chose qui soit absolument propre à chaque langue et chaque parler, ce qu'elle ne partage d'aucune façon. C'est ce qui subsiste en dernier de notre propre langue dans l'apprentissage d'une langue étrangère, une fois que nous sommes devenus maîtres de la prononciation. Nous ne le reconnaissons qu'en comparant des différences patentes, comme nous reconnâtrions un habitant de Berlin, de Dresde ou de Vienne à ce rythme même malgré une formation des sons qualitativement identique. Il serait souhaitable de représenter le rythme de nombreux dialectes apparentés par des notes : je crois que cela lancerait un pont entre la physiologie et la linguistique qui jusqu'à présent ne se considèrent mutuellement qu'avec une certaine distanciation.

On a tenu compte du principe de musicalité en traitant la question de l'origine du langage, une question qui présente quelque parenté avec ce qui nous occupe ici. Nous devons maintenant garder à l'esprit qu'à l'origine des manifestations sonores d'un dialecte, il y a le rythme ou du moins que celles-là doivent composer avec celui-ci ; inversement, et contrairement à ce qu'on a pu croire, le rythme n'est pas constitué par la succession des consonnes et des voyelles et leurs relations mutuelles. Si Leipzig devenait française et que tout souvenir de la langue allemande devait y disparaître d'un coup, l'« accent » de Leipzig suffirait à entraîner des altérations décisives dans la langue française. Quiconque a jamais entendu un romain des couches populaires, comprend qu'il ne peut pas dire *fatt*, *grand* comme le bolognais, qu'il ne peut pas abandonner le doublement consonantique comme le vénitien, mais qu'il l'introduit de préférence, il comprend comment la forte mise en valeur de la syllabe tonique fait disparaître les voyelles associées, par ex. *namo* pour *andiamo*, *Lisandro* pour *Alessandro*, comment la voyelle la plus pleine se dilue après une syllabe antépénultième tonique, par ex. *commido* pour *commodo*, *sabbito* pour *sabbato*, comment avant une pause on attend une fin de mot en forme de trochée, par ex. *cusine* au lieu de *così*, *piùne* au lieu de *più*. Mais nous sommes d'autant moins capables d'apprécier jusqu'à quel point le cheminement global d'un parler est conditionné par ce rythme, que l'évolution séparée que cela suppose fait défaut.

Comment comparons-nous ou plutôt comment mesurons-nous deux dialectes l'un par rapport à l'autre ? Pouvons-nous représenter un dialecte roman par une seule formule, en quelque sorte comme une fonction du latin ? Non, mais par une série de formules qui expriment les différentes altérations des sons, des formes de mots, des significations etc. C'est que ces altérations n'entretiennent pas nécessairement de corrélations ; si elles le faisaient, alors leur point de départ commun devrait être trouvé ainsi qu'une formule pour la transformation globale. Mais épinglons un dialecte quelconque et rassemblons les particularités phonétiques qui restent toujours ce qu'il y a de plus caractéristique, et nous constaterons que la plupart de ces particularités, peut-être même toutes, se présentent aussi ailleurs. Le français par ex. – nous concevons la langue écrite comme un dialecte particulier – semble avoir beaucoup de particularités ; et

pourtant nous avons rencontré le *e* à la place du *a* en Italie et nous le rencontrons dans le Tyrol et les Grisons, les sons *ô* pour *o*, ital. *uo* et *û* pour *u* se présentent en Italie septentrionale, au Tyrol et dans les Grisons, le *n* nasal, évidemment pas toujours le même *n* nasal qu'en français, se retrouve au Portugal en Italie du nord, au Tyrol et dans les Grisons, le *c* écrasé devant *a* également dans une partie de la France méridionale, dans les Grisons, le Tyrol et le Frioulan. Ainsi le caractère d'un dialecte réside moins dans la nature de ses altérations que dans leur sélection. Et plus les parlers sont proches dans l'espace, plus ils ont d'altérations en commun. DE CE FAIT, NOUS NE POUVONS PAS PLUS DECRIRE LE TERRITOIRE D'UN DIALECTE PARTICULIER QUE LES TERRITOIRES CONCERNES PAR LES TRAITEMENTS AUXQUELS IL SOUMET CHACUN DES SONS. C'est seulement à titre d'exception qu'une formule phonétique s'applique non à un territoire d'un seul tenant, mais à plusieurs territoires séparés. Il y a différentes raisons à cela. Il faut remarquer en premier que la délimitation n'est souvent qu'apparente. Ainsi l'esp. *hecho* et le prov. *fachn* ont une allure étrangère entre le port. *feita* et le fr. *fait* ; mais les deux premières formes ne sont que des avatars de *feito*, *fait* ; le lien existe, mais il est caché. En français et en portugais *j* et *g* s'articulent devant *e* et *i* comme *ž* (en provençal un peut plus primitif, encore *dž*) ; c'est ainsi qu'ils sonnaient jadis, au moins jusqu'au 16^e siècle en Espagne, mais ils y ont de nos jours une prononciation gutturale. Dans un second cas il existait également un lien d'origine, mais une véritable division est ensuite apparue, soit que parmi des formes existant les unes à côté des autres de manière instable, une forme centrale différente de celles des deux extrêmes se soit immiscée dans le territoire central, soit qu'une forme étrangère se soit intercalée de côté comme un coin. Il est difficile de distinguer de ce cas un troisième, dans lequel la même évolution phonétique a progressé en différents points de manière indépendante, car on doit admettre que l'ensemble de l'espace dialectal roman disposait d'une telle capacité. Quand par ex. divers parlers substituent presque régulièrement *r* à *l*, on ne trouve presque aucun parler dans lequel ne se rencontrerait au moins isolément la substitution inverse de *l* à *r*. A cet exemple s'apparente à nouveau le quatrième, dans lequel exactement le même phénomène est perçu dans des régions complètement séparées, mais en raison de l'influence de la même langue ou de langues indigènes étroitement apparentées. Jusqu'à présent nous avons exclu intentionnellement de notre tableau l'effet des parlers répartis originellement sur tout le territoire roman, comme l'ibère, le celte, le ligure, le rhétique, etc., parce qu'ils n'ont pas conditionné la genèse des parlers romans. Le latin vulgaire – cela a été souvent ignoré – aurait progressé vers le roman même sans pression d'en bas ni d'en haut, celles bien moins marquées qu'ont pu exercer l'arabe, le germanique et le slave. Mais dans le détail chaque influence a son importance. Il se peut que les anciennes lignes de démarcation ethnographiques ne se soient pas complètement effacées... Quand par ex. en gascon et en portugais le *n* intervocalique disparaît, le basque nous montre clairement à quelle source c'est imputable et l'étonnant est seulement que l'espagnol n'ait pas emprunté cette voie. Dans un cinquième cas enfin, il ne s'agit

pas des déplacements des peuples anciens, mais des romans eux-mêmes, d'implantations partielles ou de colonisations proprement dites. A Sulzberg dans le Tyrol, le parler de Mezzano peut ressembler à celui de Rome, celui de Termenago et de Castellano au toscan, celui de Pellizano à celui de Modène, selon les diverses destinations des nombreuses migrations annuelles. Il y a une véritable enclave du poitevin dans le gascon, donc du français du nord dans celui du sud entre la Dordogne et la Garonne ; on l'appelle la Gavacherie, parce que les gascons ont transféré le titre *gabacho*, « sale garçon », dont les avait bastisés les espagnols, aux saintongeais qui résidaient parmi eux depuis près de quatre siècles. Cette persistance de noms péjoratifs est un phénomène très fréquent et elle perturbe parfois considérablement les délimitations géographiques (comme celle de Muffrika entre Allemagne et Hollande). Les territoires des parlers ne se laissent donc pas enfermer entre des frontières fixes, mais cela peut être le cas pour les différentes formes que prend un son du latin, on ne peut pas construire d'arbres généalogiques des premiers, mais on le peut pour les seconds.

Il est en général hors de doute qu'une particularité phonétique qui domine un terrain d'une certaine étendue n'a pas vu le jour partout au même moment dans des conditions identiques ou analogues, mais en un seul lieu et qu'elle s'est étendue progressivement à partir de là... Elle se sera répandue en toutes directions assez régulièrement, de sorte que généralement sa genèse ne se situe pas en dehors des limites de son territoire. Si nous dessinons maintenant une carte sur laquelle nous indiquons les délimitations de toutes les manifestations phonétiques et formelles imaginables par l'intermédiaire desquelles le latin s'est transformé en roman, nous percevrons dans cette jungle de lignes quelques zones plus denses ou plus sombres au croisement d'un nombre notable de lignes, autrement dit nous constaterons des transitions. Mais cela ne suffira pas encore pour fournir un classement, nous pourrions tout juste reconnaître dans le meilleur des cas certains centres de rayonnement, mais qui constituent une chaîne continue avec ceux de second, troisième rang, etc. Une pondération purement mécanique de tous les différents traits est irréalisable dans le détail, et en outre illégitime parce que la valeur de ces traits n'est pas égale. Si nous voulons maintenant sélectionner le trait le plus important comme base de répartition, la question de l'importance relative est extraordinairement difficile à trancher, et suppose assurément d'attribuer un destin à la langue. Mais si nous choisissons plusieurs caractères de première importance, nous voyons que, selon l'un, deux langues convergent, mais divergent selon un autre. Quelle division primaire devons-nous par ex. opérer entre les langues romanes ? ... Ainsi, à chaque pas en avant que nous faisons, nous déplaçons les contours que nous croyons avoir fixés.

Le seul moyen, non pas de classer des objets qui sont inclassables par nature, mais cependant de les donner à voir à l'observateur dans un certain ordre, c'est la constatation de points arbitraires, en quelque sorte trigonométriques, à

partir desquels d'autres points sont déterminés et tout le territoire est arpenté. Certains points sont naturellement plus adéquats que d'autres ; les langues écrites constituent le repère le plus adéquat. Nous voulons délimiter un parler à la frontière de la France ou de l'Italie ; nous examinons s'il s'apparente plus à la langue écrite française ou italienne – peut-être se situe-t-il à égale distance entre les deux. Mais justement nous devons garder en mémoire que ces délimitations ne sont que relatives ; un parler que nous imputons au district de Rome, s'il s'agit de Rome ou de Paris, n'appartiendra peut-être plus au même district si nous déplaçons le centre de gravité de Paris vers Marseille. C'est par force que le wallon est rangé dans le français ; le germe d'une langue propre se discerne, dont la zone d'influence est dépendante de l'extension purement externe du territoire roman aux marges de la Hollande et du nord-ouest de l'Allemagne. D'une manière tout à fait analogue, on n'a pu considérer le frioulan comme un dialecte, certes très particulier, de l'italien que jusqu'au jour où l'on a reconnu son apparentement aux parlers romans du Tyrol et des Grisons.

Messieurs, j'ai voulu parler du classement des langues romanes et j'ai dû finalement rejeter un tel classement ; mais je crois que ce résultat, même négatif, représente un gain dans la mesure où il facilite l'explication d'un nombre non négligeable de phénomènes dans l'histoire de ces parlers.